

POÈMES DE CONSTANT HUBERT
pour l'inauguration du 16 mars 2024

1 . « Celle qui fut mon épousee » en hommage à Pierre Loti :

Celle qui fut mon épousee...

Je puis vous dire, n'est-ce pas,
 Tout bas, tout bas...
Que j'eus, jadis, deux fiancées,
Que j'eus jadis deux fiancées...
L'une en mon coeur et l'autre, hélas!
Qui me conduisit au trépas,
 D'une molle poussée,
Au sein de son onde glacée.

Anne-Marie, entends le glas,
 Tout bas, tout bas...
Le glas que sonne ma pensée,
Ma fidèle et tendre pensée...
Qui t'évoque dans les lilas
Et dans les ajoncs de là-bas
 Gisant, flores fanées,
Sous l'if de mes tendres années.

Sur la grève, porte tes pas,
 Tout bas, tout bas...
Et vois ta rivale couchée,
Ta belle rivale couchée...
La mer, qui me prit dans ses bras
Un soir à la pointe du raz.
 Vois, chère fiancée,
Celle qui fut mon épousee!

2. Esaü, en rapport avec un passage biblique :

La véridique histoire de E S A Ü

Trois siècles après le Déluge
Naquit un fils roux et velu,
Esaü
Isaac aimait, en bon juge,
Esaü, tu, tu Esaü.

Mais Rebecca préférait l'autre,
Jacob - beaume-de-copahu.
Esaü
Avait pourtant âme d'apôtre,
Esaü, tu, tu Esaü.

Revenant un jour de la chasse
Mourant de soif, pâle et fourbu,
Esaü,
Dit à Jacob : j'ai faim vorace!
Jacob répondit : voudrais tu,

Voudrais-tu pour ton droit d'aînesse
Prendre en échange mon menu,
Esaü?
Vois, en lentilles, sa richesse,
Esaü, tu, tu, Esaü

Marché conclu sur l'heure même.
Il songea mais l'avait perdu,
Esaü,
Son droit d'aîné par ce blasphème
Esaü, tu, tu Esaü.

Ainsi, pour un plat de lentilles,
Jacob, ce rusé, l'avait eu
Esaü.
Méditez-ça dans vos familles,
En songeant au pauvre Esaü.

3 et 4 L'Escargot et la Réplique à l'Escargot qui lui a été faite par Auguste Rault :

L'ESCARGOT

Dans la douceur des soirs, l'escargot philosophe
Appareille et chemine, emportant sa maison
- Volute à toutes fins : palais, tombe et prison -
Sur un lambris d'argent dont il sème l'étoffe.

Le Diogène errant, plus sage que Christophe
Ne conduit pas au loin sa lente cargaison,
Car c'est à vos parfums, roses de Malmaison
Qu'il porte son hommage et, peut-être, une strophe...

Il bave son mépris sur tous les Chicago
Et son antenne pleure à ce vain fandango
Qui nous mène au trépas en ultime vitesse

Grâce! Répit! Mon coeur se meurt sans la chanson
D'un baiser qu'à la rose il veut, en politesse,
Demander humblement, tel le colimaçon...

Réplique à l'ESCARGOT, de C.H.

Auguste RAULT, dont on goûtera ci-dessous la spirituelle réplique, fut un poète chevronné, et son authentique talent fut maintes fois remarqué par ses pairs en poésie. Né à Savennières, en Anjou, il conserva de son terroir cette bonne humeur dont il fit sa philosophie jusque'à sa mort qui survint aux environs de 1955, chargé d'ans, il s'était retiré en Californie où il vivait au sein de ses petits-enfants.

APRÈS AVOIR LU
A M. Constant HUBERT

Votre plat d'escargots joliment cuisiné
Est venu me trouver certain jour de carême
Où l'on m'avait promis quelques mets à la crème,
Et je l'ai savouré, vieux gourmet effréné.

Vous êtes, on le sait, homme de lettres né :
Poète, prosateur, dessinateur et même
Savant conférencier alors qu'un théorème
Doit pouvoir éclairer l'ignorant obstiné.

En son Anjou natal, si le Limas fourmille
Laissant derrière lui de la bave qui brille,
Dans la Californie où sévit le soleil

C'est un brave inconnu dont le monde se passe
Ayant pur remplacer ce rongeur sans pareil
Du gibier à son choix : lièvre, ortolan, bécasses.

Auguste Rault
Fait à Los Angelès le 2 avril 1953

5 - L'Espionne :

L'ESPIONNE

L'énigme est peinte sur ses traits
Elle est mystère impénétrable
Intrigue lourde de secrets
Ame mouvante comme sable.
C'est par feinte que sa beauté
Conduit un flirt et papillonne
Simulacre de primauté ...
Elle n'est qu'espionne.

*

* *

Hôtesse de l'amphitryon,
Le document est sa pâture.
Le voler n'est que l'embryon
D'une complexe forfaiture
La perfide agit, cependant
Qu'un officier, là-bas, crayonne
Sur une carte, en attendant
Le mot de l'espionne...

*

* *

En princesse ou jeune premier,
En mendicante, elle se grime ;
Puis, c'est la blouse d'infirmier
Avec un nouveau pseudonyme.
L'inquiétant caméléon,
Dans un orgueil qu'on aiguillonne,
A rêvé marbre et Panthéon...
Ah! n'être qu'espionne!

*

* *

On la découvre ! Elle se tait ...
On ne voit point couler ses larmes,
Refus du bandeau, ni l'étai,
Quand on la passe par les armes.
Garde à vous ...! Douze balles ... Feu!
La femme gît, morte en lionne,
Bouche close et vierge d'aveu...
Saluez l'espionne!

CONSTANT HUBERT

Poème auditionné au Parthénon (Salle Gaveau), avec la musique de **Roger Péneau** de l'Opéra.

6 - Invitation et 7 - L'Étang, qui parlent tous les deux de Sillé :

INVITATION

Viens rafraîchir à ma jouvence
Ton front plaintif, sécher tes pleurs ,
Mon frère aimé ; si, des clameurs
Ton coeur est las, mouille à mon anse !

Vois mon Sillé dans son essence :
La tour, les bois, les eaux, les fleurs ;
Goûte ses bucoliques moeurs
A la coupe de l'innocence...

Ce ciel qui ne t'a fait souffrir,
Mon étang de divin saphir,
Le vieux château, l'antique rue,

L'âme enclose dans ces lieux-là,
Tout chante, du sol à la nue :
Sois notre ami, doux Paul Brulat ...

L'ÉTANG

Azur tombé du ciel, le grand étang est là,
Dans son lit séculaire, offrant en doux mirage
Au sombre et vieux château, dont il est l'apanage,
La sereine clarté des jardins d'Alcala.

Et le houx magnifique en habit de gala,
Le sapin, le bouleau, la fougère et l'herbage,
L'auguste chêne encore ont serti son rivage,
Du vert et long bandeau d'un brillant falbala.

Quand l'étourneau rejoint son perchoir aquatique,
Au soleil déclinant, selon son us antique,
Quand le zéphyr du soir, dans le frêle roseau,

Entonne un chant léger dont la note module
Au divin nénuphar un gracieux scherzo,
L'âme du grand étang vibre au flot qui s'ondule.

8 - Légende, poème qui parle de la poésie avec rythme et légèreté.
C'est celui que je lirai et qui s'intitule dans une version voisine La légende de la Poésie

L É G E N D E

On verra par cette chanson,
Comment naquit la Poésie,
Rêveuse fleur dans le buisson,
Rayon de lune sur la vie.

Il était une fois un Nain,
La fille d'un Prince et deux fées.
La première fit : dès demain
Le Nain atteindra les nuées!
- Je ne veux un mari si grand,
Dit la fille à la deuxième.
La fée offrit à cette enfant de faire du Nain un Poème.

- Il a mon amour et ma foi,
S'écria la fille du Roi.

Il grandit en force, en beauté,
Comme il convient à un Poème,
Devint l'ami du Chat-Botté,
Le confident du Roi lui-même.
Il eut un clair manteau d'azur,
Couronne faite de rosée.
Et, jamais, on ne vit si pur
Fiancé pour épousée.

- Il a mon amour et ma foi,
Répétait la fille du Roi.

La Fée, arrivant à propos,
Du Poème fit un Poète,
Puis après un jour de repos,
En Muse changea la fillette.

Les rêves que nous bénissons
Comme des saints dans notre vie,
Eclosent au creux des buissons
Du bois sacré de Poésie.

- Enfant du Peuple, enfant de Roi
Que la Poésie ait ta foi!

9 - L'heure sereine

Nous avons groupé la Légende de la Poésie et l'heure sereine car elles mettent sur un même pied les êtres quelles que soient leurs origines.

Pour la poésie Légende de la Poésie : « Enfant du Peuple, enfant de Roi, que la Poésie ait ta foi », pour l'heure sereine « De grâce, notez que font ainsi les rois » (ils meurent tout comme les paysans »).

L'HEURE SEREINE

De ces antiques lieux, vierges de toute histoire,
Nul fanion ne vint flamboyer sur les toits :
Le trio désuet des hobereaux courtois
Y connut, tour à tour, son humain purgatoire.

Ces gens ayant vécu sans faste ostentatoire,
L'un après l'autre ils trépassèrent tous les trois.
Et de grâce notez que font ainsi les rois
Abdiquant sous le joug d'une loi péremptoire.

Car, de sa main experte à manier la faux,
La mort l'emportera sur le juste et le faux
Au tournoi proscrivant artifice et panache.

A ces rives fixé dans mon soir déclinant,
J'attends sereinement du lien qu'il détache
Mon corps d'un univers impur et bourdonnant.

10 - L'épi et 11 - Midi et été

L'ÉPI

Messidor, cruel condottière,
A mis au suaire commun
Les blés, sous le mortel emprunt
De sa moisson usufruitière

Le champ se mue en cimetièrè :
Sauf un épi, tout est défunt
Parmi ces tiges sans parfum
Et que l'automne met en bière.

La survivance d'un épi
Pulse sans trève ni répit
Le sang d'un amour qui demeure.

Très chère, ne perçois-tu pas,
Qu'immortel au balcon de l'heure,
Ton coeur soit l'épi sans trépas?

MIDI D'ÉTÉ

Rien... Rien... Je n'entends rien... C'est l'heure méridienne
Où tout se tait, s'apaise et se détend enfin.
L'oiseau rêve et le vent n'est plus qu'un souffle fin.
L'insecte même a tu son ancestrale antienne.

Il est midi. La porte est close et la persienne
A fermé ses yeux verts. L'envol d'un séraphin
S'entendrait seulement. Tout est mort, ou le feint.

Es-tu l'oeuvre de Dieu, des Dieux? Divinité?
Je n'en veux rien savoir. La splendeur de l'été
Engourdit mon penser : le miel de ton Pactole

A mon âme est si doux que j'ai tout oublié.
Le fardeau m'est léger et ma peine s'envole,
En un dernier essaim, de mon coeur endeuillé.

12 - Le vieux forgeron et 13 - L'hommage à Paul Painlevé qui représentent les deux maîtres de Constant Hubert

LE VIEUX FORGERON

Ce compagnon du tour de France
A preste main, verbe imagé,
Rude biceps, corps sans offense,
Un chant aux lèvres, Béranger.
Il trône en son antre, la forge.
Au foyer, un lopin de de fer
Noircit, se dilate et rengorge
Aux brûlants moussons du jet d'air

La chaîne qui pend « à main gauche » (I)
Tire et gonfle le vieux soufflet ;
La dextre retourne l'ébauche,
Témoignage de l'incomplet.
O pièce, à la chaleur promue, Des rubis en decrescendo

Te voici « chair de nymphe émue » (I)
En proie au sadique marteau :

Cependant que, face à l'enclume,
Un apprenti « frappe à devant », (I)
Le martelage croît, s'allume :
Forte : Pan!.. Pan!.. Preste : Pan! Pan!
L'oeil enfiévré, la bouche close,
L'artisan, soudain, sent frémir
De l'acier la métamorphose,
Et mon rêve en fait un saphir!

(I) Expression et images qui étaient chères aux vieux compagnons du tour de France et dont quelques unes sont restées.

Le Palais de la Découverte déploie ses magies à l'Exposition de 1937. La mathématique, dans ses relations avec l'univers, y montre ses joies. N'est-il point juste, dans la circonstance, d'évoquer le souvenir d'un de ses plus mémorables servants. C'est dans cette pensée que nous reproduisons ci-dessous cette belle page que Constant-Hubert écrivait au lendemain même de la mort de Paul Painlevé.

N.D.L.R.

PAUL PAINLEVÉ ET L'UNIVERS

Une grande lumière vient de s'éteindre : Paul Painlevé n'est plus. La mort livre sa philosophie à nos méditations.

On sait que ce mathématicien des infiniment petits était le représentant le plus autorisé de la doctrine cartésienne. Il se jouait, voici 35 ou 40 ans, d'équations différentielles (à points critiques fixes) réputées insolubles par ses pairs et il publiait vers 1897 ses « *Leçons sur les équations différentielles* », après avoir publié son mémoire sur « *L'Intégration des équations de la mécanique* ».

Vers cette époque-là, sous l'égide de nos maîtres Paul Appell et Emile Picard, nous forgions notre mathématique personnelle pour une conception scolastique de l'Univers.

A la vérité, nous avions l'instinctive perception d'un abîme entre l'arithmétique pythagoricienne et cette notion de « différentielle » où nous pénétrions. L'équation différentielle s'appuyait essentiellement sur la *continuité* et, par un certain côté, elle séduisait assez la propension de l'esprit humain qui voit volontiers le principe du *continu* dans l'exercice des lois naturelles. Pure illusion, d'ailleurs, car, à la vérité — et cela ne nous échappait point — ce postulat de la *chaîne* — comme on dit chez M. Ford — se trouvait contredit par de nombreuses observations géologiques et biologiques au cours des millénaires. Mais le postulat était infiniment séduisant et commode, bien qu'il choquât les théoriciens du *nombre* — les arithméticiens purs et jusqu'aux poètes (j'en appelle aux mânes d'Auguste Dorchain) — du nombre, où, à la manière des mitrailleuses, l'éjection s'opère par unités, avec des hiatus d'unités, ce qui nous amène, par un détour imprévu, à la théorie des *quanta* dont un physicien posait en 1900 les premiers jalons en concluant expérimentalement que la lumière se propage d'une manière discontinue.

Dès lors, l'ère des *courbes* mathématiques — avec ou sans singularités — des courbes représentatives de la mécanique où Laplace enfermait l'univers, se trouvait ébranlée dans ses assises tri-centenaires et avec elle, tout l'édifice cartésien pressenti par Pascal, bâti par Leibnitz avec la règle et le compas de la géométrie d'Euclide.

La géométrie d'Euclide? Mais elle-même était battue en brèche dans ses fondements et l'hypothèse du plan y était molestée d'une manière parfois paradoxale.

Et philosophiquement, la *courbe* déclinait dans un temps où la Bourse avait le plus de recours à son expression pour mieux traduire ses spasmes et nos ruines...

Enfin, Malherbe vint...

Il vient sous les aspects d'un génie, Albert Einstein, qui ne simplifiait



PAUL PAINLEVE FAISANT SON COURS A LA SORBONNE

point les choses. De toute évidence, une 4^e dimension manquait à nos débats...

Il nous en fit don.

Et le *temps* fut admis à la dignité de 4^e dimension de *l'espace*.

Nous sommes de ceux que la géométrie analytique n'a point toujours satisfaits — et nous ne pouvons nier non plus l'insuffisance pythagoricienne. Descartes et Pythagore satisfont l'un et l'autre l'esprit voué à la recherche pure. Ils ne s'accordent tout à fait, ni l'un ni l'autre, avec l'univers réel.

Si, en 1923, au Collège de France, Einstein a pu confondre Painlevé, l'a-t-il bien convaincu de la fragilité du système cartésien? Et confondre sur des formules est-ce convaincre sur le fond?

Des vulgarisateurs se sont efforcés d'interpréter, d'appliquer Einstein. Mais l'ont-ils et l'avons-nous métaphysiquement et mathématiquement compris?

Rien n'est moins démontré et, devant cette incertitude, notre philosophie reste angoissée, car c'est le phare de dix générations de pensée dont les feux s'estompent...

~~CONSTANT HUBERT~~

(4 novembre 1933)

écrit le
de lendemain
de la mort
de Paul Painlevé